

F 1233 ✓
B523
U.1



FONDO
FERNANDO DIAZ RAMIREZ

PRÉFACE

L'auteur des pages qu'on va lire est à la fois un homme de guerre et un homme d'esprit. Il a, pendant une longue et belle carrière, tenu fièrement l'épée, et voici maintenant qu'il tient dans la retraite une plume alerte et incisive. Ce récit de l'Intervention française au Mexique est œuvre de bon ouvrier qui a vu nettement ce qu'il raconte avec tant de verve, qui a pris part à toutes les phases d'une expédition dont le dernier siècle a été si profondément ému, en a affronté les périls, compris les gloires, les anxiétés et les revers.

Le lecteur verra tout de suite — et son impression persistera au cours de ces trois volumes consacrés tant aux faits de guerre qu'aux affaires politiques — qu'il n'a pas seulement sous les yeux un annaliste militaire exact et sincère, mais qu'il est en présence d'un narrateur habile, attrayant même, et qui parle des événements et des hommes d'une façon aussi brillante qu'instructive, parfois sous forme de causerie, souvent sur le ton de la grande histoire. Peu de Mémoires contemporains m'ont intéressé au même degré. J'ai lu ceux-ci d'un trait, et, quelle que soit la multiplicité des détails, des tableaux, des portraits et des anecdotes, le public ne s'en plaindra pas : il suivra comme moi l'auteur jusqu'au bout avec une attention sans cesse renouvelée. Il y contempera le développement d'un drame fiévreux, mis en scène par un écrivain hardi, coloré, saisissant et un intrépide soldat. Ces volumes, que des critiques spéciaux apprécieront avec plus de compétence que moi, vont prendre place, je le crois, parmi les plus remarquables ouvrages de ce que j'appellerai la littérature militaire, puisque ce vaste ensemble

**

de documents recueillis pour ainsi dire jour à jour, au moment et là même où les faits suivaient leur cours, par un observateur perspicace et loyal, se trouvent aujourd'hui fortement concentrés et finement commentés par un conteur vigoureux malgré les années, qui a beaucoup appris de la vie et n'a rien oublié.

J'ai donc pleine confiance dans le succès de l'auteur, et j'en serai heureux non pas seulement parce que j'ai l'honneur d'être son parent et son ami, mais encore parce que ce sera le succès d'un très solide et très agréable livre écrit par un bon serviteur de la Patrie, par un officier supérieur d'élite, et surtout parce qu'il est utile, en ce temps de défaillance morale et de propagande énervante, que les dévouements et les vertus militaires opposent de plus en plus leur grandeur simple et magnifique aux sophismes des sectaires. Le colonel Blanchot a donc aussi, à ce point de vue, fait une œuvre opportune, lui dont la carrière active et la verte vieillesse sont demeurées invariablement attachées aux traditions de bravoure et de discipline, au patriotisme intangible dont s'enorgueillit l'armée française.

Issu d'une famille militaire, petit-neveu du maréchal Valée, fils de l'Intendant général de l'armée d'Orient à Sébastopol, qui mourut directeur de l'Administration de la Guerre, il sortit l'un des premiers de nos écoles de Saint-Cyr et d'Etat-major, s'accoutuma à la vie des camps par un court séjour en Crimée auprès de son père, et il eut ensuite la chance heureuse de débiter dans la carrière par la campagne d'Italie. Il était à Magenta et à Solferino, en ces immortelles journées dont, hélas ! nous n'avons pas retrouvé, depuis, le radieux sourire. Il s'y distingua si bien qu'il en revint chevalier de la Légion d'honneur. Il y avait manifesté, avec l'audace et l'entrain du soldat français, la science technique de l'officier d'Etat-major et l'intelligence de la stratégie et de la tactique : il organisait les campements avec autant de précision que de rapidité ; ses plans topographiques étaient des chefs-d'œuvre du genre ; il supportait

gaiement les fatigues, et demeurait calme au milieu des plus graves dangers. Devenu capitaine et attaché à la Garde Impériale, il fut désigné, après le premier échec de la campagne du Mexique, pour faire partie du corps expéditionnaire commandé d'abord par le général Forey, puis par le général Bazaine qu'il accompagnait comme aide de camp.

Il resta pendant cinq ans au Mexique, admirablement placé pour tout voir et tout savoir de cette aventureuse entreprise, si glorieuse pour nos armes et si malheureuse pour notre politique, étrange épopée où la valeur de nos troupes, le talent de leurs chefs ne purent dominer les difficultés d'une œuvre que leurs succès ne pouvaient sauver et qui restera dans l'Histoire comme le type de la stérilité des plus nobles victoires.

On retrouvera dans ce livre les étapes de la conquête vaine, les triomphes illusoires que la force des choses déconcertait sans cesse avec une âpre ironie et une impassibilité sévère. Le premier volume nous dit la lente marche à travers les Terres Chaudes, la victoire de San-Lorenzo, le siège des formidables forteresses de Puebla où l'armée mexicaine avait accumulé tous ses moyens de défense, la prise de cette grande cité, enfin l'entrée de nos troupes victorieuses à Mexico. Toutefois, si rude qu'elle fût, cette tâche était la moins malaisée à accomplir : il ne s'agissait là que de combattre et de vaincre, et le succès était d'avance assuré au courage de nos soldats et à la supériorité de nos généraux.

Mais alors, et une fois maîtres de la capitale, nous avions d'abord à organiser un gouvernement, puis à soumettre d'immenses territoires où l'esprit national invaincu maintenait sa résistance, des provinces qu'il fallait conquérir une à une et où les obstacles renaissaient comme les têtes de l'hydre, et, en somme, puisque tel était notre objectif, fonder un empire, et nous le constructions dans un pays hostile et sur des sables mouvants. C'était l'heure des conceptions et des ambitions contradictoires, des intrigues intérieures

et extérieures d'où est sorti le trône de Maximilien paré d'un éclat factice, mais environné de nuages sombres.

Le second volume expose ces tristes péripéties, les généreux efforts des uns, les astucieuses manœuvres des autres, les querelles des partis, les rivalités dans les conseils de la Couronne, les expéditions poursuivies contre des ennemis toujours dispersés et jamais détruits, la mêlée confuse des épisodes politiques et, disons-le, les innombrables fautes du faible et malheureux souverain égaré dans ce dédale. Et plus on avance dans la lecture, plus on étudie ces tableaux qui passent comme une série de cinématographes, plus s'affirme la valeur historique de tels souvenirs. Nous comprenons alors le travail inutile des administrateurs français paralysés par l'entourage du Prince, l'héroïsme d'une armée qui s'épuise sans se décourager dans une campagne ingrate, l'obstination de nos adversaires, l'état d'esprit de la société mexicaine, le contraste bizarre des fêtes de la capitale, de la ruine publique et de la permanente agitation des provinces. Nous subissons l'impression émouvante de la fragilité de l'édifice construit avec des intentions très hautes, au prix de tant d'efforts, mais contre vent et marée, par une diplomatie mal engagée; nous assistons à la lutte de nos vaillantes troupes et d'un empire improvisé, contre l'élément supérieur aux meilleures combinaisons humaines, c'est-à-dire contre l'impossible.

Lorsqu'enfin le troisième volume du colonel Blanchot constate la dislocation successive de tous les rouages nécessaires à la stabilité d'un gouvernement, administration, finances, armée nationale, confiance dans le présent et l'avenir, et aussi la décision suprême de la France lasse de combattre pour un idéal brumeux et pour constituer un peuple qui ne comprenait pas comme elle les conditions de la vie et de la prospérité, on reste attristé sans doute, mais non pas surpris par l'inévitable dénouement. Ce n'était pas seulement le rappel de nos troupes, mais surtout l'écroulement

de leur œuvre, qui devait amener, peu après le départ de Bazaine, la tragédie de Queretaro.

Rentré en France avec son général, le colonel Blanchot, qui avait acquis, avec la connaissance complète des choses militaires, l'expérience des affaires administratives, ayant été quelque temps, à Mexico, sous-secrétaire d'Etat de la guerre pendant la dernière phase de l'occupation française; était désormais bien en mesure de la raconter. Il avait vu le relief et la dépression des événements, le développement des lois et des idées, des illusions, passions et caprices prévus ou imprévus qui mènent le monde. C'est ainsi que plus tard, d'après ses notes quotidiennes, il a composé ce livre.

Il était destiné, peu d'années après son retour du Mexique, à déployer de nouveau, mais dans des circonstances plus douloureuses, pour la défense, la vie et l'honneur de la France envahie, la bravoure et la force morale de sa robuste nature. Il était à Metz pendant la période héroïque des grandes batailles, il subit les épreuves de la captivité, puis les sombres épisodes de la reprise de Paris sur les hordes de la Commune; après la guerre étrangère, les convulsions de la guerre civile. Puis, quand, sur tant de ruines, commença le rude labeur qui devait relever la Patrie, il contribua, avec une énergique et modeste patience, à la reconstitution de cette armée qui reste la consolation de nos revers, le témoignage de notre vitalité inébranlable et l'espoir de nos âmes.

Il nous dira peut-être un jour ses souvenirs de la formidable lutte Allemande et des criminels attentats de la démagogie. Je souhaite qu'il le fasse et complète ainsi ses réminiscences documentées des temps de sa jeunesse et de son âge mûr, parce qu'il est rationnel et beau qu'un homme de talent et de cœur retrace les incidents et les personnages qu'il a vus de près et aussi les impressions que les agitations terrestres ont laissées dans son esprit vivace, éclairé et loyal.

C'est pourquoi, en tous les temps, les Mémoires où palpitent les émotions, où se raniment les pensées et la couleur des choses d'autrefois, sont précieux pour les générations qui les

suivent. On ne leur demande pas l'impartialité absolue qui n'est pas dans la nature humaine et que souvent la postérité même ignore. Mais on prend ce qu'ils nous prodiguent, à savoir la vie, les passions, les idées des époques disparues. Avec ces matériaux qu'elle contrôle les uns par les autres, dont elle accepte, discute ou rectifie les éléments divers, avec ces assertions, ces jugements qu'elle confronte, l'Histoire fait son œuvre qui, encore, même pour les siècles les plus reculés, n'est jamais définitive, car il y a toujours bien des points obscurs ou inconnus parmi sa lumière. La vérité ne pénètre que lentement et rarement toute entière dans l'esprit des hommes, mais les mémorialistes tels que l'auteur de ce livre, en apportant aux juges à venir le contingent de leurs récits et aussi de leurs opinions, de leur critique et même de leurs sentiments mûris par le temps et l'étude, gardent l'honneur enviable d'être les consciencieux collaborateurs de la science et de la justice.

Comte CHARLES DE MOÛY,
Ambassadeur de France.

AVANT-PROPOS

En 1862, je quittais le régiment des Guides de la Garde impériale où je faisais un stage de cavalerie comme jeune officier d'état-major. J'aurais pu faire encore un stage dans l'artillerie; mais, à ce moment, le temple de Janus venait de se rouvrir en France et je lançais des regards d'envie à la colonne expéditionnaire partie pour le Mexique. Le nouveau monde, quelle attraction !

J'étais capitaine, décoré, j'avais 27 ans. Je demandai mon admission définitive dans le corps d'Etat-major et je fus nommé à l'Etat-major de la 1^{re} division d'infanterie de l'armée de Paris.

Je faisais en conscience un service peu pénible du reste, tout en consacrant à la bonne vie de Paris d'alors la part discrète qui convient aux tempéraments pondérés, mais je cherchais toujours l'occasion d'aller guerroyer au Mexique, lorsqu'une nouvelle stupéfiante accourut des confins de l'océan : « Nous avons subi un revers. » De nouvelles troupes allaient partir et mon rêve touchait à la réalité.
